

AVIS AUX LECTEURS

Après trois albums et 10 années passées auprès des majors compagnies, j'ai décidé de mettre un terme à cette relation commerciale qui fût tantôt cordiale tantôt chaotique.

La Culture ayant considérablement changé de visage, je ne retrouve en aucun point les motivations qui m'ont amené à travailler avec ces industries de masse.

Sur le plan artistique, qui forge la colonne "cérébrale" de ce choix, j'ai décidé de recouvrer ma totale indépendance d'écriture, de composition et de réalisation perdue presque naturellement au fil du temps, le coupable ?

Moi entre autres, je le regrette et l'assume.

Ce sursaut s'explique bien sûr et surtout par le contexte politico-social de l'époque dans laquelle nous nous inscrivons mais aussi par la volonté de ne pas m'assoupir dans cette «consensualité ambiante" qui fait de notre noble métier un art qui à défaut d'être mineur peut paraître trop souvent primaire.

Alors bien sûr, je les vois arriver ces aimables détracteurs qui au passage auront troqué leurs gros sabots en grandes pompes, clamé haut et fort: "mais pour qui se prend-il celui là !!!", je les rassure d'avance, je n'ai pas la prétention de pouvoir "seul" tenter de réveiller la conscience collective mais la tentation est forte et après tout, peut-il avoir une réussite sans tentatives ?

Alors je tente.

On accuse souvent les médias de manquer d'impartialité, de contenu au pire de fond, mais finalement ne sommes-nous pas tous coupables de cette appauvrissement culturel, ne sommes-nous pas tous le "conteneur asséché", par peur ou par courage tout simplement ?

Le conformisme est la seule barrière de l'excellence, j'ai décidé de la rompre....

"Madame la République" plus qu'un album engagé, un album de chansons engageantes et citoyennes, liant la période post révolutionnaire à notre époque.

"Madame la République", premier extrait du même nom dresse un constat sans retenu de notre France d'aujourd'hui.

Si la liberté d'expression est un droit inaliénable, je m'en fait un devoir.

Bonne écoute, amicalement

Ridan

Entretien entre Pascal BONIFACE et RIDAN

Le Devoir d'expression

PASCAL BONIFACE – *Vous sortez un disque au mois de mars 2012, à deux mois à peine des élections, avec des textes très politiques. Est-ce une coïncidence ou une volonté assumée ?*

RIDAN – Ça n'est effectivement pas une coïncidence. Ces élections se tiennent dans un climat d'inquiétudes et de craintes, de plus en plus palpables ces dernières années. Il y a un besoin dans la société d'aller chercher du sens, des valeurs enfouies. Face à la politique menée, le peuple cherche à recréer de la cohésion, de la fraternité, à cicatriser les blessures produites au cours du dernier mandat présidentiel, il est sensible à la désunion nationale.

L'occasion de s'exprimer au moment d'élections doit être saisie. Un artiste, quel qu'il soit, est un baromètre de la société. C'est la raison pour laquelle je profite de ce moment pour revenir sur scène et exprimer ce que je ressens.

Dans vos textes vous parlez beaucoup de la stigmatisation des musulmans, des jeunes de banlieue. Cela vous paraît-il une réalité incontournable ? Quelles en sont les racines selon vous ?

RIDAN – Cela m'amuse toujours que l'on parle de stigmatisation pour les jeunes de banlieue. D'abord, les stigmates ont une origine religieuse (les stigmates du Christ). Ensuite dès que l'on parle des banlieues, on y accole le terme de jeune. Enfin, on suppose *a priori* que tous ces « jeunes » sont musulmans, pratiquants ou pas. Il y a beaucoup d'amalgames. La question des « jeunes de banlieue » est biaisée, dès son intitulé. Elle se réfère à de nombreuses idées reçues renforcées par les médias et les politiques. Je parle de ce sujet car je suis concerné mais je ne me reconnais pas dans ce qui est dit.

Ceci étant précisé, une des explications, selon moi, est la génération artificielle du débat sur l'identité nationale et sa dérive sur la laïcité. J'ai du mal à comprendre comment le gouvernement peut s'ingérer dans cette question, alors que la séparation de l'Église et de l'État est un principe essentiel. J'ai été agréablement surpris de la prise de position des communautés juives, musulmanes et chrétiennes, qui ont refusé de participer à ce débat, cela m'a rassuré sur la vision qu'elles avaient de la laïcité. Bien évidemment, – je pense que c'est clair pour tout le monde –, il y a dans cette démarche une tentative de récupération de l'électorat le plus extrémiste.

Et comment expliquer la force de cet électorat ? Comment expliquer qu'après des années de lutte contre le racisme, le Front national soit toujours aussi puissant dans le pays, voire même plus puissant qu'auparavant ?

RIDAN – Parce que les gens qui votent pour lui aujourd'hui ne sont pas son électorat traditionnel, que l'on peut définir comme raciste. Il y a un désamour de la politique, et les gens sont parfois tentés d'aller chercher les solutions les plus simples, les plus marquantes. C'est un peu comme le comportement d'un gosse, qui a d'autant plus la tentation de l'interdit qu'on le prive de ses libertés. Le vote FN aujourd'hui n'est pas pensé, il est avant tout contestataire. Mais n'oublions pas tout de même que l'on parle d'un parti qui n'a aucun élu au niveau national et qui a une très faible expérience de la gestion des affaires.

Cela vous paraît-il être un devoir pour un artiste de s'engager ou cela correspond-il à un moment de votre carrière ?

RIDAN – L'art est une forme d'engagement, on est proche du pléonasme. Pour moi l'art est destiné à faire réagir ses contemporains, à ne pas les laisser insensibles. Un artiste dénonce, il témoigne, il réinvente en fonction de son époque et de son vécu. Je ne suis pas un artiste engagé, j'aspire à ce que mes chansons soient engageantes.

Est-ce plus sensible dans certaines expressions artistiques que d'autres ?

RIDAN – Il ne s'agit pas d'opposer ou de comparer des expressions artistiques. Mais il est vrai que certaines d'entre elles sont plus hermétiques, plus analytiques, destinées à un cercle plus fermé. L'avantage, et le désavantage, de la musique est qu'elle ouvre des portes plus grandes, et donc à tout et n'importe quoi. On peut aussi bien avoir du fond qu'uniquement de la forme.

Ma sensibilité, c'est la musique, mais, comme dirait l'autre, au « commencement était le verbe ».

Que pensez-vous de cette théorie selon laquelle la « diversité » a des possibilités d'expression dans l'art, le spectacle ou le sport mais qu'elle se heurte à un plafond de verre pour le reste ? Le showbiz pour la « diversité » est-il alors un tremplin ou un ghetto dans lequel on veut enfermer les possibilités de réussite ?

RIDAN – Il existe un plafond de verre pour les Français de la diversité quel que soit le secteur, artistique, économique ou politique. Certains arrivent à le percer à condition d'avoir un talent « exceptionnel ». Les trois personnalités préférées des français en sont l'exemple : celui qui vend le plus de disque, le meilleur joueur de football de tous les temps et celui qui fait le plus d'entrées au cinéma. En revanche, tous les autres talents, qui ne sont pas « exceptionnels », sont soumis au plafond de verre.

Par ailleurs, dans la musique, il y a toujours une industrie derrière une expression, on en connaît les mécanismes. Les artistes créent pour défendre des idées, les industries gravitant dans la création artistique sont là pour gagner de l'argent, donc ce sont les idées les plus mercantiles, les plus lisses qui sont mises en avant. Autrement dit, à partir du moment où l'on veut exprimer une prise de position dans la musique, on se heurte aussi un plafond de verre.

Mais pourtant, il est moins difficile pour des gens issus de la « diversité » de réussir dans le spectacle que dans les milieux politique et économique.

RIDAN – C'est vous qui le dites qu'il est plus facile de réussir dans le spectacle que dans le reste. Quand j'ai commencé en 2004, avec le premier album, 95% des journalistes m'ont demandé pourquoi je ne faisais pas du raï ou du rap. On a tendance à considérer que quelque chose est inscrit dans nos gènes en termes d'expression artistique. Il faudrait bien sûr rompre avec cette image le plus rapidement possible mais la réalité est que l'on est très contraint par l'étiquette « génétique » que l'on porte sur son visage. Et c'est vrai pour les secteurs politiques, économiques ou artistiques...

Vous pensez qu'on vous renvoie toujours à cela, que si vous voulez sortir du genre musical auquel vous êtes assigné, vous n'êtes pas reçu immédiatement et qu'il faut vous battre pour y arriver ?

RIDAN – Oui bien sûr. Mais c'est valable pour tous. Dès que l'on veut défendre une idée qui ne va pas dans le sens de la pensée collective, on se heurte au minimum à des ralentisseurs. Il existe en France une éternelle suspicion quand on sort du carcan. Il faut se battre en effet mais surtout rester fidèle à soi-même.

En même temps on vous a beaucoup comparé à Brassens il y a quelques années. Il y a eu une floraison d'articles à ce sujet, donc cela prouve qu'on peut sortir des espaces clos.

RIDAN – Sans vanité aucune, l'expression artistique, sa qualité, finit par se faire remarquer. À partir du moment où est perçue une once de talent, pour rester très humble vis-à-vis de Brassens notamment, l'acceptation est beaucoup plus immédiate. Maintenant il faut remettre les choses dans leur contexte : Brassens avait beaucoup plus de courage que n'importe quel artiste aujourd'hui.

On sort des espaces clos, certes, mais on nous rattache à quelque chose de connu, c'est rassurant : « Ridan c'est comme Brassens, sauf qu'il est arabe... » (rires).

Vous pensez que le climat est plus fermé, qu'il y a moins de possibilités d'expression, ce qui est paradoxal puisqu'on assiste à une floraison de médias. Il y aurait donc d'un côté une multiplication des canaux d'expression, et de l'autre un enfermement de la liberté d'expression ?

RIDAN – Il y a effectivement un enfermement de la liberté d'expression qui se fait au niveau de l'individu. On est à mon avis à l'apogée de la pensée unique. L'objectif est devenu, non pas d'enrichir la pensée collective, mais de s'y accorder. Dès que l'on fait le choix de défendre une idée propre, on est confronté à toute la difficulté de la diffusion de cette idée.

Vous pensez que Brassens a fait des textes qu'il ne pourrait plus faire aujourd'hui de même que certains disent – alors que l'on célèbre de façon unanime Coluche et Pierre Desproges – que nombre de leur sketches ne pourrait plus trouver de place sur les antennes aujourd'hui ?

RIDAN – Aujourd'hui on est dans un communautarisme intellectuel, il est difficile de dénoncer et de faire preuve de courage tout simplement. Il y a trop de « bien-pensants » qui sont dans la défense de leurs intérêts plutôt que dans l'enrichissement du débat public.

La notion de liberté d'expression est aujourd'hui surtout une liberté de non expression. Il ne faut pas oublier que la liberté de s'exprimer dans le respect de l'autre est inscrite dans la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Il ne s'agit pas seulement de la liberté de dire, mais surtout de la liberté de mettre en place des réflexions. Or aujourd'hui on ne met pas en place de réflexions, on jouit simplement de la forme de cette liberté, pas du fond. Le fond gêne.

Vous dites que vous chantez pour les gens qui partagent vos idées mais vous cherchez aussi à convaincre, à élargir ceux-là ?

RIDAN – Bien sûr, il y a une démarche fraternelle et amoureuse. Sans chercher à convaincre, si j'arrive à casser des clichés et à changer le regard, j'en serai déjà heureux.

Je pense qu'on ne mérite pas la période que l'on vit, ni intellectuellement, ni économiquement, ni historiquement. On ne vit pas les heures les plus belles de la République que je m'imagine.

D'ailleurs, ce qui est frappant dans vos textes, c'est que vous ne restez pas cantonné à la question de la « diversité », du racisme, de la banlieue, vous abordez également des thèmes sociaux comme les retraites, le pouvoir d'achat, des thèmes économiques et généralistes.

RIDAN – Une fois encore, pourquoi voudrait-on que je me cantonne à un seul sujet ? On ne vit pas qu'une journée par semaine, on vit l'actualité telle qu'elle se présente. Je vis en France et je suis sensible à toutes les difficultés, entre autre la misère, dans notre pays. Mes préoccupations sont nombreuses et ne sont pas uniquement liées à mon origine. Tenez, par exemple, la pauvreté : j'ai 36 ans, et cela fait 36 ans que j'entends tous les ans, en hiver, que des gens vont mourir de froid. On le sait, on en fabrique des chiffres, des courbes, mais les gens meurent toujours.

Je suis « divers » même dans mes chansons...

Mais y a-t-il des réponses politiques pour cela ? Depuis 36 ans, il y a eu des alternances gauche-droite, alors une fois que vous vous êtes indigné – pour reprendre le titre de Stéphane Hessel – où sont les solutions, que peut-on faire de façon constructive ?

RIDAN – Ce sont tous les fondamentaux qu’il faut revoir. Il faut déconstruire de manière constructive. L’indignation est une première étape. Ensuite doit venir le temps de la prise de conscience collective, puis des propositions de société.

On assiste partout dans le monde à de véritables génocides économiques. Le terme est fort mais il est juste. On fait une croix sur une partie des populations. Les solutions doivent d’abord être pensées à l’échelle européenne. Nous devons nous questionner sur le type d’Europe que nous voulons, afin de construire la France dont nous rêvons.

Que répondez-vous à ceux qui disent que les différentes minorités se sont intégrées au fur et à mesure – Italiens, Espagnols, Portugais, Polonais... – mais que les maghrébins ne peuvent pas le faire, et ce pour des motifs religieux ?

RIDAN – Trouvez-vous vraiment que cela a du sens de comparer des mouvements migratoires sans prendre en compte ni la dimension historique – les guerres, les colonies – ni la dimension économique ? Des trente glorieuses, je retiens surtout les trente foireuses qui ont suivi (rires).

Au-delà, c’est un énorme faux débat. Il y a quelque chose de beaucoup plus simple et de beaucoup plus frontal dans la différence entre les communautés, c’est le physique, le faciès. On n’a pas la même tête, on est reconnaissables...

... Mais à l’époque les Italiens, les Espagnols étaient beaucoup plus bruns que les Français qu’ils rejoignaient...

RIDAN – ... Cela voudrait dire qu’il faut juste laisser la chance au métissage pour les trente prochaines années, que l’on devienne physiquement un peu moins arabes ? Non, je ne pense pas. Réellement, il y a une solidarité européenne dans le métissage. L’Italie, la France, la Pologne... On reste en terre connue, religieusement, historiquement, culturellement. De tout temps, l’Étrange, le personnage Étrange, a toujours suscité au minimum l’interrogation au pire la peur.

Oui mais les frontières de l’Étrange se sont déplacées. Auparavant l’Étrange, l’étranger, était polonais ou italien, il était accueilli avec des pierres. Et d’ailleurs cela correspond aussi à une grande partie de vos textes, la différence n’est-elle pas aussi qu’à l’époque la machine à intégration fonctionnait parce que c’était le plein emploi ? Le problème n’est-il pas plus socio-économique qu’ethnique ?

RIDAN – Il y a évidemment un lien. Si on prend les années 1930 par exemple, une période noire de l’histoire, on voit très bien qu’il y a eu une corrélation directe entre la montée du racisme, du nationalisme, et la dégradation du marché de l’emploi. Si Marine Le Pen fait le score qu’elle fait aujourd’hui, c’est bien évidemment parce qu’il y a un problème à ce niveau. À ce propos, j’ai apprécié – et cela m’a d’ailleurs surpris moi-même ! – l’approche de Laurence Parisot sur Marine Le Pen. Aujourd’hui, il ne faut pas oublier non plus qu’entre les populations franco-maghrébines et françaises d’origine, l’histoire de la guerre d’Algérie est toujours en suspens. On ne sait pas encore comment la digérer. On a mis beaucoup de temps pour accepter qu’il s’agissait là d’une guerre, il a fallu trente ans pour passer de la dénomination « d’événements » à celle de « guerre ».

À cette mauvaise digestion historique, ne peut-on pas ajouter l'effet 11-Septembre et l'importation du conflit du Proche-Orient en France ?

RIDAN – Bien sûr. Et il y a toujours eu de la part des États-Unis une capacité extraordinaire à stigmatiser, à désigner le Bien et le Mal. Nous c'est le Bien, eux c'est le Mal, et il faut combattre le Mal. Ça fait un peu *Star Wars* mais dans la réalité, cela a plutôt bien fonctionné. En France, on a eu la malchance d'avoir un Président suiviste par rapport à la politique de Georges W. Bush, il y a eu un effet de mimétisme...

... Après 2007 parce que Jacques Chirac s'est opposé à la guerre en Irak...

RIDAN – C'est différent. Il n'est pas raisonnable d'amalgamer ces trois événements. Chirac s'est en effet opposé à la seconde guerre en Irak, mais il existe un climat de suspicion vis-à-vis des français d'origine arabes depuis plusieurs décennies. La seule différence c'est que depuis 2007, le discours frontiste a pris corps dans le gouvernement actuel.

Vous iriez jusqu'à dire qu'il y a une fabrique de l'ennemi, aussi bien sur le plan international que sur le plan intérieur, l'ennemi étant le même dans ce cas-là ?

RIDAN – Tout à fait oui. Dès lors qu'une superbe campagne marketing a été menée à l'international, pourquoi ne pas en profiter au niveau national ? Autant exploiter le « marché » mis en place à la suite de ces événements extraordinaires !

Si les événements géopolitiques ont eu des conséquences négatives, pourraient-ils aussi désormais en avoir de positives ? Ce qu'on appelle le « printemps arabe » ne peut-il pas modifier le regard qu'une partie des Français ont sur le monde arabe ? Entre la mort de Ben Laden et le renversement de certains dictateurs dans les pays arabes, n'y a-t-il pas une nouvelle ère qui s'ouvre ?

RIDAN – Là encore on compare des événements qui n'ont rien à voir, entre l'assassinat d'un terroriste et la chute de dictatures trop longtemps soutenues par l'occident.

Le printemps arabe, est effectivement une bouffée d'oxygène, mais pour les nations concernées, pas pour l'occident. La perception en France du printemps arabe est complètement galvaudée. L'occident a encore une vision paternaliste de ces fraîches révolutions. Aujourd'hui la conception française de la démocratie est passéiste. Au risque de paraître un peu surprenant, je pense que l'on est plus dans une « démocratie totalitaire » ou une « dictature libérale ». Par exemple, le comportement de l'Europe et du couple franco-allemand sur la question de l'endettement me donne l'impression qu'on est dans le tout *business* plus que dans le tout démocratie. La démocratie française a pris une belle claque depuis quelques années déjà. On a vraiment beaucoup plus à apprendre de ces pays, que de leçons à leur donner, ils nous réapprennent la démocratie que nous perdons.

En quoi nous la ré-apprennent-ils et en quoi l'a-t-on perdu ?

RIDAN – Une seule notion pour le dire : le rêve, l'idéalisme. C'est un mot que des politiciens tentent de remettre un peu au goût du jour mais l'idéalisme est presque un gros mot aujourd'hui en France.

N'est-ce pas normal dans un pays où l'on vote depuis longtemps qu'il y ait moins d'idéalisme que dans un pays où la liberté est si récente ?

RIDAN – Si, probablement, mais j'ajoute que la démocratie n'est pas un régime politique fixe. Pour moi, la démocratie est plus un mouvement de pensée, elle doit être en perpétuelle évolution. Si on l'arrête, si elle se fige, elle devient rétrograde et elle permet l'apparition d'espaces totalitaires.

Pour revenir sur la fabrique de l'ennemi, et sur les banlieues, quelque chose bouge actuellement en France, mais ce qui m'ennuie c'est que cela ne vient pas de l'intérieur. On a plus un problème de sémantique qu'un problème de fond. Quand on parle des banlieues, on utilise des qualificatifs comme

zones sensibles, zones défavorisées, zones sinistrées, quartiers, cités... Le terme de cité porte une image à mille lieues de la cité grecque antique ! Donc tous les termes définissant les banlieues sont connotés d'un sens d'échecs. Pourtant, pour rester sur cet aspect sémantique, la sensibilité est l'élément indispensable de la créativité. Et la créativité pour moi est la seule clé face à l'absence de croissance. Il faudrait juste arrêter une bonne fois pour toute de parler de zones sensibles dans un pays en quasi récession. On va peut-être réussir tant bien que mal à avoir une croissance de 0,3 %, donc quasiment nulle. Et dans certaines villes, le taux de chômage est de 40 %... ce sont 40 % de croissance à aller chercher ! Il y a un potentiel énorme. Si on arrivait à passer de la zone « sensible » à la zone « à croissance potentielle » – par exemple – les gens seraient plus sensibilisés pour s'y investir.

Vous croyez que seul le changement de nom change la réalité ? C'est du politiquement correct que de penser cela.

RIDAN – Je pense surtout que la réalité est tout autre ! 40% de chômage, c'est 40% de croissance potentielle. C'est une réalité. Mais si vous pensez que c'est politiquement correct de dire que la croissance se trouve dans les banlieues, alors je suis d'accord et je serai politiquement correct. Et dans ce cas, beaucoup d'hommes politiques manquent de correction (rires).

Le lendemain de l'élection de Barack Obama, beaucoup de Français noirs se sont réveillés plus droits, plus dignes, plus heureux, plus fiers. Le printemps arabe a-t-il eu le même effet sur les jeunes arabes français ?

RIDAN – Je ne pense pas. Dans le cas de Barack Obama, on est face à un symbole incarné et l'on sait l'importance du symbole pour un peuple. Obama est arrivé en messie, il a pris le monde de court, d'autant plus quand il a reçu le prix Nobel de la paix. Dans le cas des printemps arabes, le seul symbole que l'on a, c'est un jeune qui s'est immolé. C'est un symbole pour la Tunisie, pas plus.

Que pensez-vous des efforts de deux pays très différents qui s'intéressent aux banlieues sur un plan très concret, les États-Unis et le Qatar ?

RIDAN – Je ne suis pas étonné. Cela rejoint la réflexion que l'on vient d'avoir...

... eux y voit des zones de croissance potentielle ?

RIDAN – Tout à fait. Je suis surtout déçu que les États-Unis arrivent à capter cette force, cette créativité en train de naître alors que nous, sur place, nous n'en sommes pas capables. Il y a une logique implacable, celle de la « cocotte-minute », qui concerne une génération complètement sous pression, en raison des inégalités face au travail, face au logement, face à tout ! C'est presque une autarcie forcée. À force, il y a dans la tête de ces jeunes une volonté de réussite complètement disproportionnée. Le gouvernement français se focalise sur les trafics, mais n'a pas pris conscience de la croissance potentielle que tous ces jeunes peuvent générer.

Dans un monde globalisé où les différentes parties sont de plus en plus en relations étroites, la diversité n'est-elle pas justement un formidable atout et n'y a-t-il pas une forme de gâchis à ne pas l'utiliser ? On voit bien que les États-Unis notamment, malgré les difficultés, jouent beaucoup plus sur leurs différentes minorités pour avoir des liens avec les régions d'origine de celles-ci.

RIDAN – Bien sûr ! Et ils ont plusieurs longueurs d'avance sur nous. En France, vous savez comment on a réagi lorsque l'on a essayé de créer la discrimination positive, tel que voulait le faire Nicolas Sarkozy au début de son mandat. On a un problème avec les quotas, historiquement et culturellement, on a encore du mal avec la mise en place de la parité par exemple. Les Américains l'ont mise en place radicalement, ils sont complètement désinhibés sur ce point et ils ont prouvé que cela fonctionnait. De ce fait, eux considèrent les banlieues comme des relais de croissance et ils y vont. L'ambassade

américaine s'y investit énormément. Autre exemple, le Qatar et le fonds d'investissement que viennent de débloquer la dizaine d'élus qui y sont partis, d'un montant de 50 millions d'euros, ce qui est une somme très importante à l'échelle de ce qu'investit la France sur la question de la diversité. Je crois qu'il y a vraiment quelque chose à faire et je ne serais pas nationaliste sur cette approche : si demain Angela Merkel a envie de s'investir dans les banlieues françaises, elle est la bienvenue ! Si Nicolas Sarkozy était prêt à le faire... mais je pense qu'en choisissant la « pression », il fait une erreur.

Dans vos textes vous faites beaucoup d'appels à l'entente, à la fraternité, alors que d'autres artistes issus des banlieues ont des textes très violents. Quel est votre sentiment là-dessus ?

RIDAN – Ce n'est pas parce que l'on vient des mêmes quartiers qu'on est tous pareils. Certains sont énervés et le crient. D'autres sont en colère et l'expriment.

Et, entre nous, il y a bien d'autres mouvements musicaux qui ne viennent pas des banlieues et qui sont bien plus violents...

Mais ce n'est pas le choix que vous faites.

RIDAN – L'art avant d'être dans le partage est avant tout personnel. Chacun le perçoit en fonction de ses émotions.